

LES AVANT- PREMIÈRES DE L'ÉTÉ

Repères

Films notoires

Excalibur (1981)
Miller's Crossing (1990)
Usual Suspects (1995)

Série

In Treatment : version
américaine de la série
En thérapie



Photo: Larry Busacca / Getty Images via AFP



On aime

GABRIEL BYRNE

ÉDITION SABINE WESPIESER.



Mes fantômes et moi

Bien connu des cinéphiles, Gabriel Byrne a eu plusieurs vies. Renvoyé du séminaire à 15 ans pour avoir fumé dans un cimetière, il a fait une multitude de petits boulots y compris quelques trafics douteux, avant de reprendre ses études et devenir professeur d'anglais. Avec une jolie plume, il se souvient d'une enfance irlandaise, pauvre, joyeuse et turbu-

lente au sud de Dublin, au plus près d'une nature aujourd'hui ensevelie sous le béton de l'essor immobilier des années 90. Quelques anecdotes de tournage parsèment ce texte dont l'objet véritable est de « retrouver son regard d'enfant, l'époque où chaque odeur, chaque son, chaque vue étaient un émerveillement ».

Probablement est-ce parce qu'il a découvert tardivement sa vocation d'acteur qu'il a su garder la tête froide et rester en retrait de l'effervescence hollywoodienne. Cela ne l'empêche pas de vivre avec quelques fantômes,

qu'il confie dans un récit d'une honnêteté courageuse qui ne manque ni d'humour, ni d'autodérision. Voici un extrait de cette autobiographie, qui rend l'homme particulièrement sympathique.

Béatrice Arvet

En librairie
le 8 septembre

Bien des années plus tard, John Boorman, le réalisateur mondialement connu de *Délivrance* et de *Point de non-retour*, est venu me voir au théâtre. Il m'a ensuite proposé un rôle important dans un film qu'il allait tourner en Irlande, *Excalibur*. C'était la plus grosse production réalisée là-bas depuis *La Fille de Ryan* de David Lean.

Et ce serait mon premier rôle au cinéma.

Je ne savais rien des contraintes techniques liées au fait de travailler devant une caméra, même si j'avais une petite expérience de la télévision.

Nous répétions à Londres et, le premier matin, je me suis trompé de bus, ce qui m'a fait arriver avec une heure de retard devant toute une tablée d'acteurs prestigieux. Et devant John Boorman.

Personne ne m'a accordé beaucoup d'attention, et ils en étaient déjà à la partie du film où je ne jouais plus. Je me suis assis, suant et mortifié.

80

GABRIEL BYRNE

Comme tous les acteurs de Dublin, j'avais menti quand on m'avait demandé si je savais faire du cheval. C'est essentiel, dans un film sur les chevaliers arthuriens. Nous avons été pris, moi et quelques autres menteurs.

On m'a envoyé à Hyde Park prendre des leçons auprès d'un jeune aux cheveux pendants, moulé dans une culotte d'équitation tachée de crottin. Il m'a bien recommandé de ne pas passer au galop, un cavalier ayant déjà pris une amende pour excès de vitesse.

Par ailleurs, est-ce que je voyais un inconvénient à ce qu'une dame américaine se joigne à moi ?

Après nous avoir donné des chevaux lourdauds et nous avoir demandé d'être de retour dans une heure, il s'est remis à ratisser son crottin.

Nous avons lentement fait le tour du parc. L'Américaine était une belle femme mûre, au regard saisissant et à la bouche pulpeuse. Elle jurait comme un charretier. Tout de suite, je me suis pris de sympathie pour elle. Elle avait un joli rire de gorge, comme si elle avait fumé beaucoup de cigarettes dans sa vie.

Elle habitait Londres, dont elle adorait l'architecture et les habitants, elle s'y sentait vraiment chez elle. Je lui ai mentionné le titre du film que j'allais tourner. Elle a trouvé ça intéressant. Elle, elle aimait cuisiner et aller au théâtre. Elle m'a demandé quel genre de cheval je monterais.

«Un poney de polo? Alors vous ne pensez pas qu'il vous en faudrait un vrai, pour les leçons? Ils sont connus pour être rapides, les poneys de polo, et pour réagir à une simple pression sur les rênes.

– Je m'initie petit à petit.

– Bon, eh bien j'espère que ces canassons vont nous ramener à la base.»

J'ai admiré ses mules rouges, qui paraissaient si délicates sur l'étrier.

«Quand j'étais gamine, a-t-elle dit, je ne portais jamais de chaussures.»

À notre retour à l'écurie, le jeune aux cheveux pendants m'a repris mon cheval.

«Alors, comment avez-vous trouvé Ava ?

– Ava ?

– Ava Gardner. C'est avec elle que vous avez fait du cheval.»

Nous prenions aussi des cours d'escrime. Les épées étaient lourdes, peu maniables.

«John veut de l'authentique, disait notre entraîneur. Pas du chiqué à la Errol Flynn. Et votre armure, ce sera une vraie, qui pèsera son poids. Vous marcherez et vous monterez à cheval dans les conditions de l'époque.»

Il fallait vingt minutes pour passer tout cet attirail. On m'avait donné un heaume avec une sorte de capot à l'avant. J'avais l'impression de voir le monde depuis l'intérieur d'une boîte aux lettres, avançant dans un bruit de ferraille et sans cesse entraîné vers l'avant, comme une tortue incapable de se remettre droite.

«Maintenant on passe aux choses sérieuses, nous a dit un jour le maître d'équitation. Vous allez devoir monter en armure.»

Nous avons été hissés sur les poneys de polo, qui ont filé à la vitesse d'une voiture de course tandis que nous bringuebalions, secrètement terrifiés. Mes gants étaient en fer ou quelque chose d'approchant. J'avais perdu mes étriers et le vent sifflait dans le capot de mon heaume, puis j'ai été projeté en l'air et j'ai atterri dans un marécage. Le ciel au-dessus, la boue en dessous. Ah, le cinéma.

Cependant nous progressions de jour en jour et nous avons fini par être parfaitement à l'aise, mais nous nous plaignions toujours d'être coincés dans notre armure. Comme c'était toute une affaire de mettre pied à terre pour se soulager, on voyait parfois des nuages de buée précéder un des acteurs, qui louchait alors de soulagement. À présent, nous nous plaignions d'irritations aux jambes.

J'avais du mal à maîtriser la technique de jeu face à la caméra. Au théâtre, on jouait d'une seule traite jusqu'au baisser de rideau. Là, nous étions sans cesse interrompus pour d'innombrables motifs, depuis le soleil qui était en train de passer derrière des nuages jusqu'à d'autres choses qui m'échappaient complètement.

Je tenais le rôle d'un féroce guerrier qui enlève la femme d'un noble et la prend de force, vêtu de pied en cap d'une armure sans la moindre issue.

«Comment je m'y prends pour, hum... enfin, pour le faire, quoi ? ai-je demandé à John Boorman.

– Tu n'as qu'à simuler. On est essentiellement en visages, sauf pour le plan d'ensemble.» Je n'avais aucune

idée de ce qu'il voulait dire. Mais j'étais trop nerveux pour lui poser la question.

La scène avait lieu en intérieur, devant une belle flambée. L'actrice était couchée à côté de moi.

«C'est bon, pour le plan d'ensemble. On se rapproche», a lancé John. L'actrice a été évacuée et remplacée par un coussin rose.

«Excusez-moi, ai-je dit au caméraman, le coussin, là, c'est pour quoi faire ?

– Pour rendre la baise plus crédible», m'a-t-il dit, l'œil collé à un oculaire noir.

Transpirant sous mon armure intégrale devant ce feu d'enfer, j'ai donné onze coups de reins dans le coussin avant de m'écrouler, à bout de force.

John était terriblement exigeant et nous le respections beaucoup, mais il nous fatiguait.

Dans les commencements, un jour que tous les chevaliers étaient rassemblés autour d'une table, barbus, hurlants et gantés de fer, un silence soudain s'est fait. Un homme était en train de quitter le tournage avec deux énormes chiens qu'il tirait au bout d'une chaîne.

La mine de Boorman était sombre.

«Putain, il a viré les chiens. Faites profil bas ou ça va être notre tour.»

Il fallait que je patauge à travers tout un champ de boue, les yeux rougis et le visage noirci à cause des pneus de tracteur auxquels on avait mis le feu pour imiter la fumée d'une bataille.

Je portais la grande épée Excalibur, que je devais plonger dans le rocher, fait de polystyrène et de mousse artificielle. Car quiconque parviendrait à l'en arracher deviendrait légitimement roi.

Le bruit de l'épée qui s'enfonçait dans ce truc m'a produit l'effet bien connu d'ongles raclant un tableau noir.

«Qu'est-ce que tu as à grimacer ? m'a demandé John.

– Je ne peux pas. Je n'aime pas le bruit que ça fait.

– Tu es une brute mythologique de la préhistoire, qui vient de s'appuyer trente kilomètres de marais. Nous en sommes à un point culminant de l'intrigue, et toi, tu me dis que tu n'aimes pas le bruit ?» Il commençait à prendre la même expression que le jour où il avait viré les deux molosses.

On a repris la scène du début.

J'acquiesçais vite les techniques de jeu pour l'écran.

À l'avant-première, de nombreux passages ont été applaudis. Notamment l'introduction fracassante de l'épée dans l'antique rocher, qui avait été entre-temps rehaussée par de remarquables effets sonores. Mais le passage le plus applaudi a été celui où mon personnage baisait en armure intégrale.